
Études littéraires africaines

Le paysage éditorial malgache

Claude Rabenoro



Number 23, 2007

Madagascar

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035448ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035448ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rabenoro, C. (2007). Le paysage éditorial malgache. *Études littéraires africaines*, (23), 19–23. <https://doi.org/10.7202/1035448ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE PAYSAGE ÉDITORIAL MALGACHE

“Hasin-tsoratra 2006”, ou le premier salon de l'écrit, s'est tenu durant trois jours au Palais des Sports d'Antananarivo en novembre 2006. À l'initiative conjointe de la Société biblique, des associations professionnelles des libraires, des imprimeurs, des opérateurs en technologies de l'information et des éditeurs de presse, ce premier salon du livre manifesta clairement la place de l'écrit et l'évolution de sa diffusion et de son rôle dans la société malgache. Ce fut l'occasion de rappeler l'arrivée de la première presse que les missionnaires anglais avaient fait porter à dos d'hommes depuis la côte Est (330 km). Ils voyaient en elle l'outil indispensable à une production locale alimentant les écoles puis les églises en bibles, journaux, calendriers, recueils de contes, grammaires. L'Imerina fut dès cette époque le bassin de diffusion de cette vaste production locale en malgache, commencée avec Radama I^{er}.

Aujourd'hui, l'édition malgache est vivante, au prix peut-être de porter à dos d'hommes, non plus les pièces d'acier de la presse anglaise, mais les difficultés qui surgissent de toutes parts. Elle souffre, ploie, s'adapte, tente de rejoindre un lectorat éloigné géographiquement des centres de production culturelle d'envergure internationale, privé de pouvoir d'achat ou tenté par d'autres produits. Envers et contre tout cela, elle produit des textes riches et authentiques que nous évoquerons rapidement. Nous tenterons, à partir de quelques observations, d'analyser le rôle que joue l'édition locale dans la vie intellectuelle et citoyenne malgache face aux productions étrangères ou aux autres supports médiatiques.

Comme à ses débuts, le monde de l'édition est largement dominé par les Églises, soucieuses de fournir à leurs membres et au grand public des outils de formation et de réflexion en phase avec leur enseignement. Les Catholiques au travers d'Ambozontany et de “Foi et Justice”, les Protestants avec les éditions luthériennes et les éditions de la Ligue pour la lecture de la Bible, et les Adventistes alimentent le marché du livre religieux avec des ouvrages pour enfants, des recueils de chants, des livres de réflexion spirituelle ou citoyenne¹ ainsi que des livres de vie pratique. Pour la plupart écrits en malgache, ceux-ci sont souvent édités ailleurs, en Italie ou en Asie, et bien diffusés dans leurs réseaux de communautés. Les autres maisons d'édition sont plus ou moins spécialisées : la Librairie mixte et Sedico publient des ouvrages scolaires ; la Société Malgache d'Édition des romans ; Jurid'ika et le Centre technique (CITE) des ouvrages techniques, juridiques ou comptables ; Tsipika de la littérature, des essais, des témoignages² ainsi que des ouvrages pour enfants. L'Académie malgache

¹ Pe. Razoan'Imahamanina, *Ny Fabendrena malagasy* [la sagesse malgache]. Éditions luthériennes, 2004.

² Par exemple celui d'un coureur solitaire, Louis Michel Ramorasata : *Trois tours de Madagascar à pied*, 2006.

publie de temps en temps des volumes reprenant les communications de ses rencontres mensuelles et le résultat de ses travaux lexicographiques¹. Tous publient en français ou en malgache selon les titres et diffusent eux-mêmes leurs produits dans des librairies qui sont présentes surtout dans les villes et assez peu reliées entre elles, malgré l'existence du syndicat des auteurs, éditeurs et libraires de Madagascar (SYNAEL). Les campagnes, sillonnées autrefois par des sortes de bibliobus, ne sont plus du tout alimentées en produits culturels. Aux points de vente de produits neufs, il faut ajouter les étals de bouquinistes qui offrent des ouvrages et magazines, locaux ou importés, dans des états d'usure parfois fort avancé mais à des prix inversement proportionnels à ceux-ci.

La production de ces diverses maisons reste assez modeste, se limitant pour la plupart d'entre elles à moins de dix ouvrages par an, les tirages se situant entre 500 et 3 000 exemplaires par titre, hors matériel scolaire. En effet, le principal et constant écueil à une créativité réelle est le pouvoir d'achat extrêmement faible d'une population jeune, rurale à 80 % et souffrant de malnutrition chronique pour 75 % de ses membres. Les parents malgaches accordent bien la priorité à l'éducation de leurs enfants, allant jusqu'à s'endetter pour acheter les livres indispensables, à se cotiser dans les campagnes où l'instituteur n'est plus payé, à recourir aux nombreuses écoles privées qui prolifèrent face à un système public reconnu comme défaillant. La très mince frange de la population qui aurait largement les moyens d'acheter des livres ne se sent que très peu concernée par les produits culturels en général, et les supports écrits en particulier, dépensant par contre avec ardeur des sommes importantes pour des produits informatiques et numériques qui offrent, pense-t-on, un capital symbolique supérieur.

Pourtant, la tradition éditoriale ancienne qui a été évoquée en introduction explique que bien des maisons recèlent de vieux et nombreux livres, auréolés du prestige des trésors devenus hors de portée des écoliers et étudiants actuels. L'image du livre reste donc fortement valorisée, quoique largement concurrencée par les objets de consommation plus immédiate comme les CD, la bande dessinée, les jeux vidéo, la télévision et, chez ceux qui le peuvent, l'internet. À titre d'exemple, le DVD d'un film malgache récent a été vendu à 3 000 exemplaires, et les rubriques du site *kiosk-info* enregistrent des milliers de connexions par jour, celle concernant le commentaire biblique quotidien figurant au *top 3*.

Ce sont donc surtout les institutions qui alimentent les lieux de lecture publique en ouvrages imprimés. Les bibliothèques des centres culturels étrangers, des Alliances françaises, les nouveaux centres francophones, achètent des livres malgaches. Mais les établissements scolaires, pourtant

¹ Deux ouvrages importants sont parus en 2000 sur le vocabulaire de la mer et du littoral et sur celui de l'éducation et de la formation (Nde : *cf. supra*).

chargés de milliers d'étudiants dans chaque branche, ne semblent pas donner la priorité à la dotation de leurs bibliothèques, si bien que les jeunes ont pris l'habitude de travailler à partir des notes de leurs cahiers, dont ils sont à peu près prisonniers.

Ceci est d'autant plus dommage que les quelques enquêtes disponibles montrent que les jeunes prennent un vif plaisir à lire, en particulier la poésie et les contes. Il n'est pas exagéré de parler d'effusion poétique à Madagascar. Hors des circuits commerciaux évoqués, les soirées poétiques régulièrement organisées par les associations de poètes comme l'UPEM ou Sandratra, dans la capitale ou les provinces, rassemblent des jeunes et des aînés qui déclament en public leurs poèmes avec ou sans musique, puis vendent leurs plaquettes, agrafées ou modestement reliées, ou encore enregistrées sur des cassettes. Cette production, essentiellement malgachophone, manifeste un dynamisme et une créativité constants¹. L'honorable Rado, Georges Andriamanantena, fait figure pour tous de modèle avec ses très nombreux recueils et cassettes en malgache ; le dernier, *Fiteny roa. En deux langues*², bilingue, arrive d'ailleurs en tête des ventes de 2006. Les jeunes sont nombreux à pratiquer cette édition à compte d'auteur. Plusieurs poètes francophones, dont Serge-Henri Rodin³, Esther Nirina⁴, Nestor Rabearizafy⁵, Elie Rajaonarison⁶ en édition bilingue, Hery Mahavanona⁷, ont préféré ces dernières années être publiés à La Réunion par les éditions du Grand Océan, avec pour conséquence d'avoir de beaux ouvrages, mais de perdre toute visibilité sur le marché malgache, sans pour autant être diffusés en France métropolitaine.

Les romans en malgache sont de moins en moins nombreux alors que la génération précédente avait lu avidement les romans historiques d'Emilson Andriamalala (1918-1979), les policiers d'Idealy-Soa (Paul Rapatsalahy, 1891-1988), ceux de Clarisse Ratsifandriamanana (1926-1987). Esther Ramamonjisoa⁸ et Charlotte Rafenomanjato⁹ publient de nombreux titres, l'une en malgache, l'autre en français. Les autres romans francophones, produits par des auteurs vivant en France, y sont publiés et

¹ À titre d'exemples, mentionnons : Asiniony, *Akom-piainana*. Tsipika, 1999 ; Razafintseheno (Emma), *Redirediko*, 2000 ; Raonizanany (Thierry), *Nateraka indray*. Préfacé par Rado, 2005.

² Il s'agit d'une anthologie bilingue comprenant 90 poèmes extraits de ses recueils antérieurs. Les traductions sont de Jeanine Rambelison, Voahangy Andriamanantena, Richard Andriamanjato, Henri Rahiangoson et Serge-Henri Rodin.

³ *Caprice-de-la-lune*, 2000.

⁴ *Rien que lune*, 1998 ; *Mivolana an-tsoatra*, *Le dire par écrit*, 2004.

⁵ *Nocturne pour un dire*, 2003.

⁶ *Ranitra*, 1999.

⁷ *Urgence d'écriture*, 1999 ; *Lumière océane du petit matin*, 2004.

⁸ Esther Ramamonjisoa publie des contes et des romans pour enfants.

⁹ Charlotte Rafenomanjato publie de la poésie, des romans et des essais politiques. *Sang pour sang*, 2003, est un roman.

diffusés, mais leur prix prohibitif ne laisse aucune chance au lecteur malgache ; aussi les librairies locales hésitent-elles à les proposer. Les essais, qu'ils émanent de responsables politiques ou spirituels, ou encore d'autres personnalités, sont relativement rares. Les Jésuites installés de longue date comme Jacques Tiersonnier¹, Pietro Profita², Luigi Elli³ ou Sylvain Urfer⁴ font paraître en français leurs travaux en matière d'ethnologie, d'histoire ou d'analyse de la situation sociale. Des chrétiens et des acteurs de la vie publique publient aussi quelques travaux approfondis sur l'état de la société. Mais, de manière surprenante, l'ancienne ministre de la Culture et Secrétaire générale du parti AKFM, Gisèle Rabesahala, vient de publier ses mémoires⁵ en français à La Réunion. L'édition universitaire ne compte malheureusement que quelques rares et irréguliers numéros de revues (*Taloha*⁶, revue d'archéologie ; *Omalý sy anio*⁷, revue d'histoire), si bien que les chercheurs, ne pouvant publier localement, soumettent leurs manuscrits à l'étranger et que les étudiants n'ont plus accès à des travaux scientifiques récents et de haut niveau. Enfin, les coéditions laissent entrevoir de nouvelles perspectives de diffusion conjointe en France et à Madagascar. Les nouvelles publiées récemment dans *Chroniques de Madagascar*, ou les recueils de Rabearivelo publiés par Tsipika et Sépia⁸, connaissent un succès d'autant plus encourageant qu'ils font connaître de concert des auteurs malgaches écrivant sur place et en diaspora (en France et aux USA) et qu'ils donnent accès à des textes célèbres mais inaccessibles depuis longtemps au grand public.

Devant ce rapide panorama, il est difficile de dire que l'édition fournit aux Malgaches lettrés les éléments anecdotiques et conceptuels suffisants pour un débat intellectuel et citoyen dynamisant, ou une réflexion de fond en lien avec le contexte mondial de la circulation des idées. Dans ce domaine, il semble que l'édition ne puisse rompre l'isolement insulaire, qui est durement ressenti par les intellectuels vivant sur place et qui constitue un des facteurs expliquant la réticence d'autres devant la perspective d'un retour.

Il faut nécessairement s'interroger sur les politiques de soutiens divers qui pourraient changer cette situation. Si certains volumes sont financés

¹ *Madagascar. Les missionnaires acteurs de développement*. Paris-Montréal : L'Harmattan ; Antananarivo : Ambozontany, 2001, 217 p.

² *Malgaches et malgachitude* : A Fianarantsoa : 2000.

³ *Une civilisation du bœuf : les Bara de Madagascar*. Fianarantsoa : Ambozontany, 1993, 223 p.

⁴ *L'Espoir et le doute*. Antananarivo : Foi et Justice, 2000.

⁵ *Que vienne la liberté ! Ho tonga anie ny fahafahan*. La Réunion : Océan éditions, 2006.

⁶ Le dernier numéro date de 2000 : *Repenser la femme malgache : de nouvelles perspectives sur le genre à Madagascar* (n°13).

⁷ *Cinquantenaire de l'insurrection de 1947* (n°41-44, 1995-1996).

⁸ Cf. bibliographie.

par les coopérations étrangères¹, si les médias (radios, télévisions) sont ouverts aux entretiens concernant les nouveautés, bien rares sont les subventions accordées à la diffusion, aux politiques d'achat ou de lecture publique. Cette faiblesse est un des principaux facteurs de découragement pour bien des acteurs de la chaîne du livre malgache, des auteurs aux libraires en passant par les bibliothécaires ou les chefs d'établissement.

En dépit de ces facteurs négatifs, l'édition contribue modestement à maintenir l'intérêt des lecteurs insulaires pour une vie intellectuelle nourrie, permettant la circulation des idées et la maturité de chacun. Le succès du dictionnaire historique *Iza moa*², la récente publication des textes de lois et des documents comptables par Jurid'ika, avec 13 titres présents jusque dans les supermarchés, sont quelques exemples de la revitalisation de ce secteur.

En conclusion, le contexte économique pèse lourdement sur le secteur mais le désir de lire reste vivace malgré les soucis considérables qui pèsent sur les citoyens malgaches. La curiosité des écoliers est visible, nous dirons même spectaculaire, dans les rares lieux où des livres adaptés arrivent de l'étranger. De très nombreux auteurs importants parmi lesquels Dox mériteraient d'être republiés ou traduits et des créateurs ont le vif désir d'écrire et de partager leurs analyses.

■ Claude RABENORO (éditeur)

SANDRATA, UN GROUPE D'ÉCRIVAINS MILITANTS

Solofo José, dont le nom complet est Rakotosolofo Joseph, est professeur de philosophie dans un lycée d'Antananarivo et un acteur culturel incontournable. Interprète très connu de pièces radiophoniques ("on reconnaît sa voix entre mille", déclarait le journal Tribune le 3-8-2000), il a écrit en langue malgache des poèmes, des essais et des pièces radiophoniques. Il est aussi metteur en scène de plusieurs montages poétiques et de pièces de théâtre. Il nous livre ici une analyse du groupe dont il fut un cofondateur en 1982 et qu'il préside actuellement : le Cercle littéraire "Faribolana Sandratra".

Madagascar, connu à l'étranger par ses deux poètes Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937) et Jacques Rabemananjara (1913-2005), est

¹ Pe. les *Histoires de Prévert*, recueil traduit par Ranoë et Elie Rajaonarison et publié en version bilingue en 2001 aux éditions Tsipika, avec le soutien de l'Ambassade de France sous le titre *Anjambolana*. Ou encore *Vary sy Rano*, un recueil en malgache de contes et de conseils en matière de culture du riz, publié en 2001 avec le soutien de la fondation allemande *Frierich Ebert Stiftung* ; tirage : 700 exemplaires.

² Ranaivoson (D.), *Iza moa. Bref dictionnaire historique*. Tsipika, 2004. Une édition augmentée est parue en coédition chez Tsipika et Sépia en 2005 sous le titre *Madagascar. Dictionnaire des personnalités historiques*.